

## LA "GROTTE PRÉHISTORIQUE" : EXCEPTION OU TAUTOLOGIE ?

\* Club spéléo CRESPE, Vence

\*\* Polytech Nice Sophia Antipolis

Le thème de cette 26e édition de la Rencontre d'Octobre, "Le temps des grottes : temps de la géologie et temps des hommes", nous invite à réfléchir sur la relation de l'homme à la grotte à travers les temps. Notre perception de cette relation est nécessairement biaisée par nos propres filtres culturels, et les grottes préhistoriques du Rocher de la Lare (Saint-Benoît, Alpes de Haute-Provence) fournissent matière à une lecture nouvelle des relations homme-caverne.

### I - LOCALISATION DES GROTTES DE LA LARE



Fig. 1 : Localisation des grottes de Saint-Benoît.

Les cavités étudiées se situent en haute vallée du Var, géographiquement dans l'arrière-pays niçois mais administrativement dans le département des Alpes-de-Haute-Provence (fig. 1). Elles se développent dans une barre de calcaire nummulitique de 70 à 80 m de puissance et d'environ 2 km de longueur qui forme dans le paysage une falaise caractéristique.

Le Nummulitique repose en discordance sur des marno-calcaires crétacés. L'ensemble est profondément incisé à contre-pendage par la rivière du Coulomp : de ce fait, l'escarpement passe d'est en ouest d'une centaine à plus de 400 mètres. La vallée permet le

passage, au pied du versant, d'une route importante (anciennement nationale) et d'une ligne de chemin de fer à voie métrique, le pittoresque "Train des Pignes".

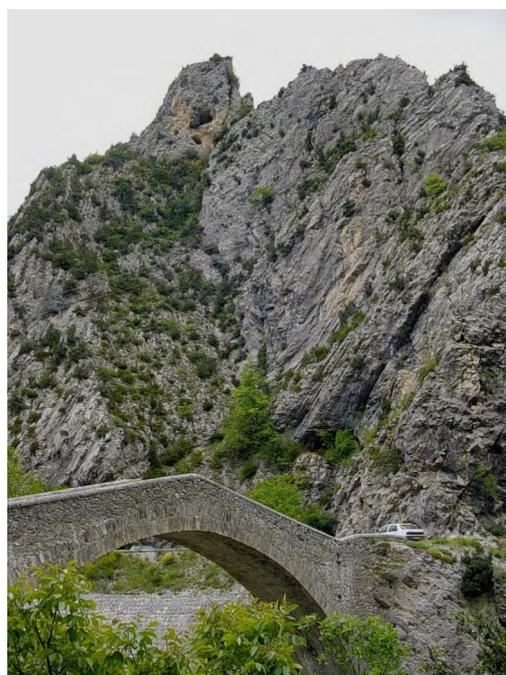


Fig. 2 : Situation de la grotte de la Lare. Au premier plan, le pont de la reine Jeanne, début XVII<sup>e</sup> siècle. La cavité que l'on distingue dans l'éperon sommital, 90 m au dessus du niveau de la chaussée, est la grotte des Échelons ; la grotte de la Lare proprement dite, non visible de la route, se trouve une vingtaine de mètres en dessous (cliché Ph. Audra).

### II - LA GROTTE DE LA LARE, DITE "DE SAINT-BENOÎT"

#### IIa - Situation

À l'endroit où la barre de calcaire est incisée en cluse par le Coulomp, à environ 80 m en contre-haut, s'ouvre une grotte dont l'accès quoiqu'aérien ne pose guère de problème pour qui a le pied montagnard (fig. 2) ; les 400 m de sa galerie principale, vaste, présentant une suite de montées et de descentes en montagnes russes [Audra & Bigot 2005], sont assez aisés à parcourir (fig. 3) : aussi est-elle connue depuis la nuit des temps dans le pays. Il en va tout autrement de ses nombreux diverticules et réseaux annexes relativement étroits qui amènent, après jonction en 2004 avec la grotte

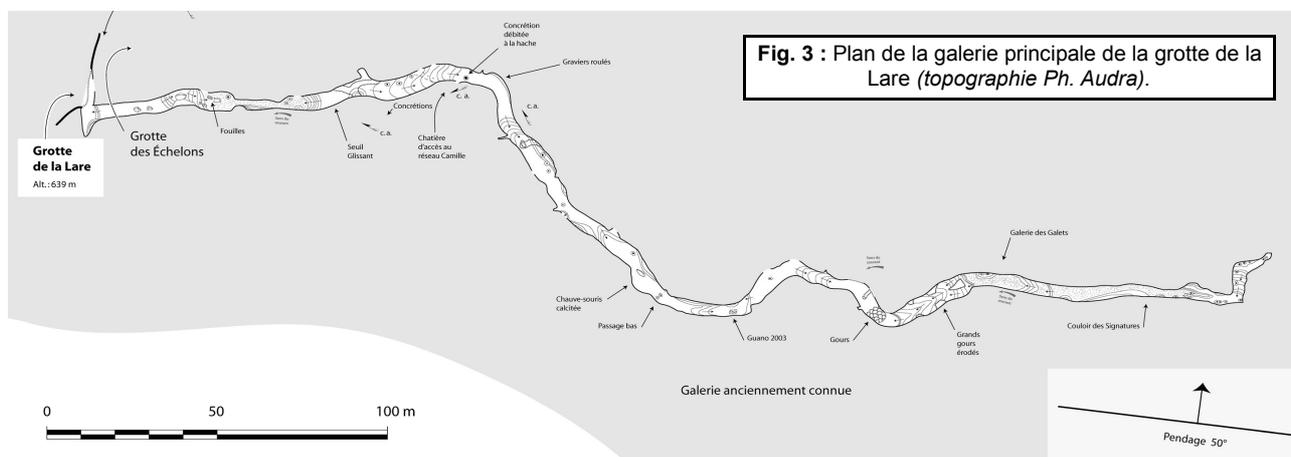


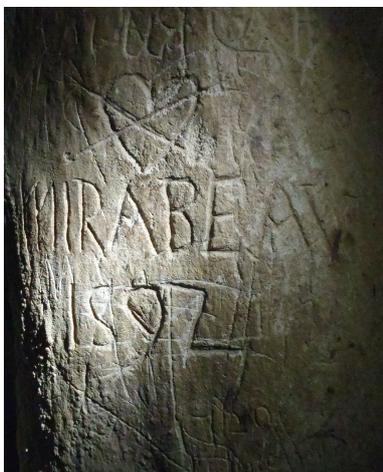
Fig. 3 : Plan de la galerie principale de la grotte de la Lare (topographie Ph. Audra).

des Perles sous-jacente [Audra & Bigot 2009], le développement total à plus de 2 km... Rares sont les visiteurs qui s'aventurent dans ces boyaux, mais nombreux furent les curieux qui parcoururent la grande galerie, qu'on trouve aujourd'hui constellée de graffitis dans son dernier tiers et en particulier au niveau de la salle qui constitue pour le quidam le terminus raisonnable, en tout cas en mode bipède.

### Iib - Les graffitis de la grotte de la Lare



**Fig. 4 :** Date "1574" (ou 1579 ?) gravée dans la salle terminale, avec un stilet, poignard ou autre instrument métallique (cliché J.-Cl. Nobécourt).



**Fig. 5 :** Nom et blason datés "1592", probablement gravés par un des six fils de Marguerite de Glandevès et de Jean de Riquetty, seigneur de Mirabeau et ancêtre de l'illustre député du Tiers-État sous la Révolution française. Par son mariage avec une Glandevès, Jean de Riquetty de Mirabeau possédait de nombreuses terres aux alentours de la Lare, notamment à Entrevaux (cliché J.-Cl. Nobécourt).



**Fig. 6a et 6b :** « Montblanc », accompagné d'un "1649" gravé à une vingtaine de centimètres de la même main semble-t-il, et d'un "Lagier", patronyme local ancien. Montblanc est un fief des Glandevès proche d'Entrevaux et aujourd'hui rattaché à la commune de Val-de-Chalvagne (clichés J.-Cl. Nobécourt).

Certaines de ces inscriptions sont écrites de façon soignée et d'autres d'une main malhabile, certaines sont anonymes et d'autres affichent un patronyme voire un statut social, beaucoup sont datées, certaines sont partiellement estompées par l'humidité des parois ou par des encroûtements de calcite, et malheureusement elles sont parfois superposées ou surchargées... Généralement considérés comme une pollution anthropique, les graffitis anciens, laissés par des hommes de leur temps et témoignant parfois d'états de faits ou d'états de société, constituent pourtant une mine d'informations historiques à ne pas négliger. Lorsqu'on tente de recenser ces inscriptions de tous âges constellant les parois, une logique ne tarde pas à s'en dégager :

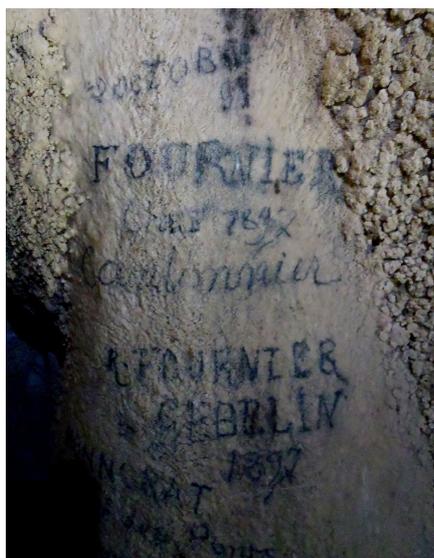
- Tout d'abord, dans les deux premiers tiers du cheminement, les parois sont muettes. Il est vrai que dans la partie initiale de la grotte, les parois étant altérées par des processus de condensation-corrosion très actifs indéniablement dopés par la présence de colonies de chiropptères qui génèrent des dépôts de guano relativement importants [Audra & al., à paraître], leur surface pâteuse ne se prête guère à la conservation d'éventuels graffitis. Mais il est vrai qu'on constate dans l'ensemble des grottes à graffitis que c'est le plus souvent dans les zones les plus éloignées des entrées que le visiteur laisse son nom à la postérité, à l'instar de l'alpiniste qui plante son drapeau sur un sommet.
- On note ensuite que la très grande majorité des graffitis sont écrits en noir, et que parmi ceux-là tous ceux qui sont datés sont postérieurs à 1850 : en restant dans de simples ordres de grandeur, environ 37 % des signatures millésimées (nom et année) datent de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (essentiellement à partir de 1870/1884), et à peu près autant de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Celles qui sont situées sur une paroi très humide voient le pigment diffuser en auréole, rendant parfois l'écriture peu lisible, ce qui indique que l'instrument d'écriture est un crayon à mine tendre, c'est-à-dire à mine de graphite.

En revanche, environ 20 % des graffiti bien identifiés sont gravés à l'aide d'un objet dur et acéré, sans aucun doute métallique ; ceux qui sont datés sont le plus souvent antérieurs à 1850, voire parfois d'une remarquable ancienneté : on relève ainsi un "1574" anonyme (fig. 4) qui constitue à ce jour la troisième plus ancienne date relevée en grotte en France (après le "1508" de la grotte d'Aldène dans l'Hérault et le "1549" de la grande grotte d'Arcy-sur-Cure dans l'Yonne). On relève aussi un superbe "Mirabeau 1592" surmonté d'un blason au cœur à deux épées passées en sautoir (fig. 5). On relève également un "Montblanc" à la graphie magnifique (fig. 6a), très probablement gravé par un seigneur de Montblanc au XVII<sup>e</sup> siècle ainsi que le suggère un superbe "1649" gravé à quelques centimètres avec une graphie très semblable (fig. 6b).

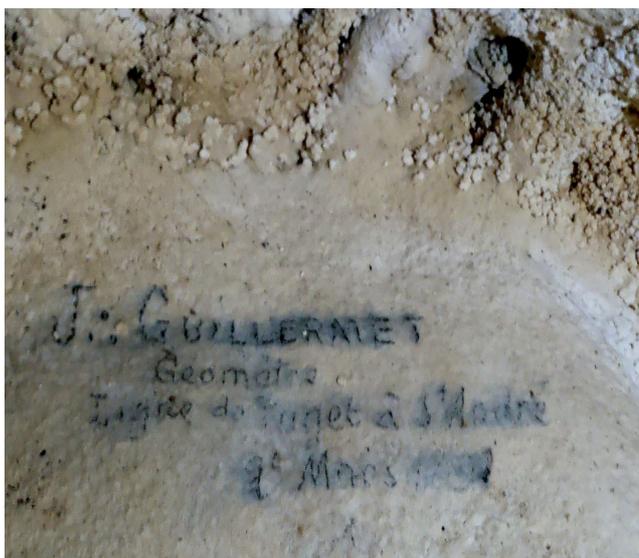
### IIc - Les tenants de l'épigraphie dans la Lare

Que s'est-il passé à la charnière de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle qui puisse expliquer, d'une part l'explosion des graffitis sur les parois à partir de 1870, et d'autre part que la technique d'écriture change en faveur du crayon à mine de graphite ?

La première explication qui vient à l'esprit c'est que s'il y a davantage de graffitis, c'est qu'il y a davantage de visiteurs. En effet, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le développement des moyens de communication (fig. 7), mettant cet arrière-pays à la portée des populations du littoral, a permis l'éclosion d'un "tourisme de nature", initiant l'essor de l'alpinisme dans le Mercantour et amenant certains curieux à aller visiter les grottes de l'arrière-pays, comme Victor de Cessole le fit à la grotte du Chat (Daluis, à quelques kilomètres de Saint-Benoît) : pour ce qui concerne la Lare, le Train des Pignes, qui a été mis en service en 1891 jusqu'à une quinzaine de kilomètres en aval puis est passé en 1911 au pied même de la grotte pour desservir toute la vallée (fig. 8), a manifestement drainé vers la cavité un certain nombre de citadins en villégiature et en recherche de curiosités naturelles (fig. 9).



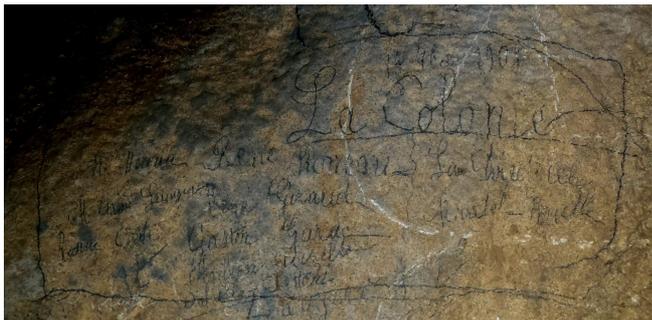
**Fig. 7 :** En octobre 1897, "Fournier chef cantonnier" et "Gébelin", également cantonnier de son état, visitent la grotte qui s'ouvre au-dessus de la route cantonale dont ils ont la charge. Le corps des cantonniers d'État a été créé en 1816 pour assurer le bon état du réseau routier qui commence à se développer, l'un et l'autre prenant parallèlement une grande importance au cours de la Révolution industrielle. À partir de 1882, tout cantonnier est réglementairement tenu de savoir lire et écrire (cliché J.-Cl. Nobécourt).



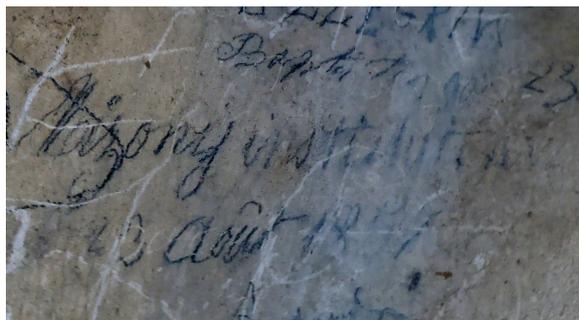
**Fig. 8 :** Peu avant la dernière salle, on trouve dans une niche cette inscription discrète mais parlante, laissée le 1<sup>er</sup> mars 1897 par un certain Guillermet, géomètre, qui indique qu'il travaille sur la section médiane de la ligne du Train des Pignes de Puget à Saint-André. La ligne a été mise en exploitation en 1891 entre Nice et Puget-Théniers d'une part, et entre Digne-les-Bains et Saint-André-les-Alpes d'autre part, mais la jonction entre les vallées du Verdon et du Var était exigeante en ouvrages d'art, viaducs et tunnels (tunnel de la Colle-Saint-Michel, 3 457 m de longueur) : il faudra attendre 1902 pour que le chantier commence et 1911 pour qu'elle soit mise en service. C'est donc manifestement en mars 1897 que le tunnel ferroviaire qui perce la barre de calcaire à l'aplomb de la grotte fut dessiné par ce Guillermet (cliché J.-Cl. Nobécourt).

Cependant, comme souvent en histoire, il n'y a pas une cause unique mais une conjonction de causes. Un indice nous est donné par le plus ancien des graffitis datés et écrits au crayon, celui de "Mizony, instituteur" (et manifestement fier de l'être !), daté de 1857 (fig. 10).

Le crayon à mine de graphite a certes été inventé par Auguste Conté en 1795, presque un siècle avant qu'il ne soit massivement utilisé sur les parois de la grotte... Mais pour utiliser un crayon encore faut-il en avoir un avec soi, ce qui n'a réellement de sens que si l'on sait écrire, et par conséquent que l'on a fréquenté l'école ; or ce n'est qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle que la scolarité a progressivement acquis une réelle prévalence dans les populations. En 1833, la loi Guizot décrète l'obligation pour toute commune de plus de 500 habitants d'avoir une école élémentaire (publique ou privée, laïque ou religieuse) ; l'instituteur prend donc dans les bourgs place de notable aux côtés du médecin et du prêtre, mais il faudra une génération d'élèves pour que l'alphabétisation commence à prendre corps dans les populations, notamment les populations rurales : on constate ainsi en 1848 que les deux tiers des conscrits savent désormais écrire. Il faudra encore attendre 1882 et les lois Jules Ferry pour que l'école élémentaire devienne gratuite et obligatoire, et que tous les jeunes garçons (et filles depuis 1867 seulement) accèdent à la lecture et l'écriture.



**Fig. 9 :** Graffiti daté de 1908, "La Colonie", suivi de "La Directrice Martel-???" et de huit patronymes. Il semble qu'au tout début du XX<sup>e</sup> siècle se soit créé dans le pays, probablement à Annot où ce type d'établissement existe toujours, un ou des établissements de villégiature pour enfants ou adolescents citadins du type colonie de vacances. La grotte faisait un excellent objectif d'excursion didactique... (cliché J.-Cl. Nobécourt).



**Fig. 10 :** Le 23 août 1857 est venu à la Lare un instituteur qui exerçait peut-être à Saint-Benoît... Même si en 1857 la population de Saint-Benoît était tombée au-dessous de 480 habitants, entre 1833 lorsque la loi Bizot entra en vigueur et 1850 elle oscillait entre 510 et 590, et de ce fait il devait y avoir une école au village (cliché J.-Cl. Nobécourt).

Le fait qu'on note dans la grotte une explosion de graffitis durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle n'est donc pas arithmétiquement lié à une augmentation de sa fréquentation, mais aussi (et sans doute principalement) à une évolution sociétale majeure : l'alphabétisation, qui fait que les visiteurs de la grotte, contrairement à leurs prédécesseurs, savent désormais écrire, ont éventuellement un crayon sur eux, et peuvent donc s'en servir pour marquer leur passage. Le corollaire est que les visiteurs antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle ne savaient écrire que s'ils appartenaient aux classes aisées et ne pouvaient de toute façon pas disposer d'un crayon : c'est pourquoi on trouve dans les signatures anciennes, toujours gravées et surtout plus rares, un nombre significatif de nobles ou nobliaux (fig. 5 & 6).

Dans ces époques "obscurées", un très grand nombre de personnes ont donc pu visiter des grottes sans laisser la moindre signature. Le syllogisme qui conclut que s'il y a peu de graffitis c'est qu'il y a peu de visiteurs n'est qu'un sophisme : la rareté des graffitis anciens versus les graffitis "modernes" ne reflète en rien la qualité de la relation de l'homme au monde souterrain et l'intensité de la fréquentation.



**Fig. 11 :** La marque du passage de Dominique-Marie Joseph Henry dans la grotte de la Lare en 1817, un an avant publication de son livre « Recherches sur la géographie ancienne et les antiquités du département des Basses-Alpes » (cliché J.-Cl. Nobécourt).

### II d - La grotte de la Lare plus loin dans la nuit des temps...

Une gravure particulièrement intéressante est le "Henry 1817" (fig. 11) qui signe la visite dans la grotte de la Lare de Dominique-Marie Joseph Henry, érudit local né en 1778 à une dizaine de kilomètres de Saint-Benoît, à Entrevaux. Un an après sa visite dans la Lare, il publie un ouvrage très documenté, *Recherches sur la géographie ancienne et les antiquités du département des Basses-Alpes*, dans lequel il disserte assez longuement sur la cavité. Voici en substance ce qu'il en dit :

Le docteur Féraud, du bourg voisin d'Annot, ayant confié à monsieur Rabiers-du-Villars alors sous-préfet de Castellane (on reste entre notables...) que la grotte contenait une grande quantité d'ossements humains semblant fort anciens, le sous-préfet sollicita monsieur Henry pour visiter la grotte. Ils trouvèrent effectivement un diverticule jonché d'ossements plus ou moins pris dans la calcite. S'appuyant sur les écrits d'un historien latin, Florus, qui rapporte que lors des guerres ligustiques (vers 125 avant J. C.) le consul Fulvius Flaccus enfuma vifs des Ligures dans des cavernes, D-M.J. Henry conclut que ces ossements étaient ceux d'habitants du pays enfumés par les envahisseurs romains dans la grotte de la Lare. Cette hypothèse très romantique, alors dans l'air du temps, fera long feu et à la lumière des recherches ultérieures se révélera fausse.

Par la suite, en 1840, ces ossements sont signalés par Scipion Gras, ingénieur des mines grenoblois qui a incontestablement visité le gisement, dans sa *Statistique minéralogique du département des Basses-Alpes*. Il y reconnaît de l'humain, mais aussi du cheval, du bœuf, du mouton, du sanglier et du cerf. Il relève aussi de nombreux tessons de poterie fruste, et attribue le tout à une époque "postdiluvienne" selon la terminologie alors en usage, mais en tout cas d'une "haute antiquité".

Cette publication ou/et celle de Henry ont probablement attiré l'attention en 1872 de l'anthropologue Julien Girard de Rialle, puis celle du préhistorien Émile Rivière qui fouillait alors le site de Balzi Rossi près de Menton où il fit les remarquables découvertes que l'on sait (sépultures paléolithiques de la grotte de Cavillon, de la Tour et des Enfants). Rivière viendra à Saint-Benoît au mois de septembre fouiller la grotte. Il attribue au mobilier qu'il y recueille (collection actuellement introuvable) un âge néolithique moyen / néolithique final et publie en 1878 une note de quatre pages au congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences : la grotte de la Lare accède alors

officiellement à la qualification de "grotte préhistorique".

Statut confirmé par la suite lors des fouilles réalisées par le Musée d'Anthropologie Préhistorique de Monaco entre 1953 et 1955 sous la direction de Louis Barral, puis en 2009 lors de celles du CEPAM (CNRS) sous la direction de Cédric Lepère ; en dehors de quelques artefacts attribuables au Bronze et d'un clou de fer attribué à l'antiquité romaine, l'essentiel du matériel recueilli couvre la fin du Néolithique moyen et le début du Néolithique final, avec des céramiques du Cardial, de la culture des Vases à Bouche Carrée et du Chasséen [Lepère 2009]. La grotte de la Lare est donc bel et bien un site préhistorique.

### III - LE SYSTÈME RADAR-RAGANÉOUS-THÉORICIENS

#### IIIa- À grotte préhistorique, grotte préhistorique et demie...

L'évènement qui va donner un éclairage nouveau sur la fréquentation humaine dans les grottes du rocher de la Lare, le premier en tout cas, se produit le 22 octobre 2012 : trois grimpeurs locaux, Lionel Catsoyannis, Guillaume Coquin et Marie-Line Madelaine, prospectent en rappel les falaises de la Lare et découvrent, en pleine paroi, dans le creux d'un dièdre, une petite entrée de grotte bien cachée derrière un bosquet de genévriers de Phénicie. Ils font une rapide incursion : cela fait à vue de nez deux cents mètres de développement, et non loin du terminus ils ont la surprise de trouver un escalier taillé dans un talus d'argile. Une topographie et un examen plus attentif s'imposent... Les trois inventeurs sont amis ou membres du CRESPE, c'est donc les compétences du club qui sont sollicitées.

La séance topo révèle une abondance de marques de fréquentation humaine et d'indices de leur ancienneté : sur les parois de nombreuses traces de frottement de torches parfois recouverts de calcite, des concrétions cassées et déplacées, parfois même rangées en tas comme des bûches, des repousses de calcite sur les bris de stalagmites, l'escalier taillé dans l'argile pour accéder au point bas de la cavité qui fait bassin temporaire, et des ossements humains. La grotte, baptisée

« du Radar » pour des raisons routières, sous-jacentes et lâchement automatiques, possède manifestement un intérêt archéologique : nous faisons donc en novembre 2012 une déclaration au Service Régional de l'Archéologie (SRA) de Provence. L'entrée se situant en falaise (fig. 12), la Direction Régionale des Affaires Culturelles (DRAC) mandate un archéologue spécialisé dans le milieu souterrain et rompu aux techniques de corde : Philippe Galant intervient le 7 janvier 2013 et confirme l'intérêt archéologique du site.

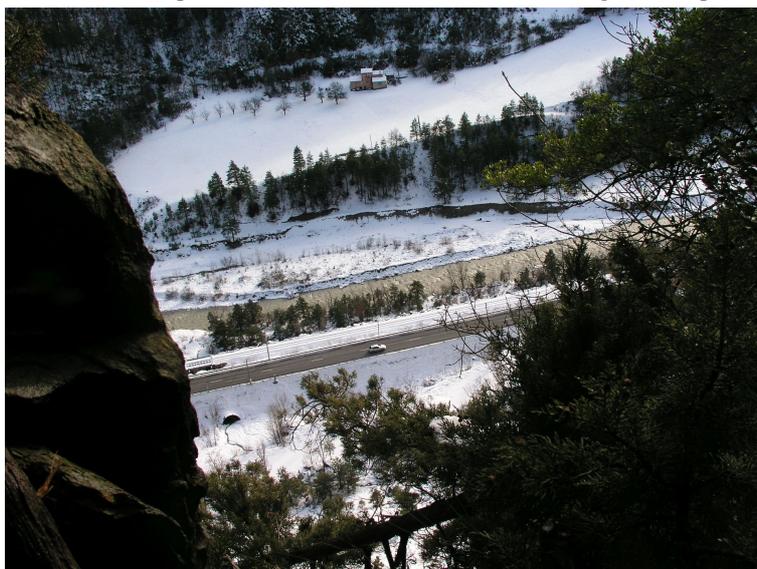


Fig. 12 : L'entrée de la grotte du Radar domine la route de 130 m et son accès exige quelques compétences sur agrès... (cliché J.-Y. Bigot).

#### IIIb- ... Grotte trois quarts...

Ce jour-là se produit le second évènement : lors des précédentes séances de topographie et d'investigations, l'un de nous (Ph. Audra) avait escaladé une cheminée visible dans les plafonds, avait trouvé près du sommet quelques ossements et des tessons épars, mais aucune suite praticable en dépit de ces indices de soutirage. Le jour, donc, de l'expertise archéologique, laquelle prenait évidemment du temps, Lionel et Marie-Line, s'ennuyant quelque peu, s'en furent grimper la falaise au-dessus de la grotte du Radar à la recherche d'un réseau supérieur théorique que Philippe Galant supputait lui aussi. Et ils le trouvèrent une vingtaine de mètres plus haut ! Ils en trouvèrent même deux, à quelques mètres l'un de l'autre, qui comportaient tous deux des traces de fréquentation ancienne : tessons, torches encore en place, pistes de cheminement dans l'argile... Le jour de l'expertise, l'archéologue mandaté par la DRAC put donc faire la première, ou plus exactement la seconde (mais en réalité la énième, le site ayant été fréquenté il y a fort longtemps...), des réseaux des Théoriciens et des Raganéous. L'ensemble du système Radar-Raganéous-Théoriciens atteignait quasiment 1 km de développement (fig. 13), avec un potentiel archéologique significatif.

Dans le rapport établi sur cette expertise, la DRAC nous donnait délégation pour dresser l'inventaire des artefacts (mais non pour leur prélèvement), leur photographie, la topographie, la mise en protection du site, et les prélèvements non archéologiques aux fins d'analyse scientifique. Sans décrire de façon exhaustive l'inventaire archéologique des cavités, nous vous proposons d'examiner, à travers quelques artefacts choisis, en quoi les approches multidisciplinaires ont permis d'éclairer leur (pré)histoire.

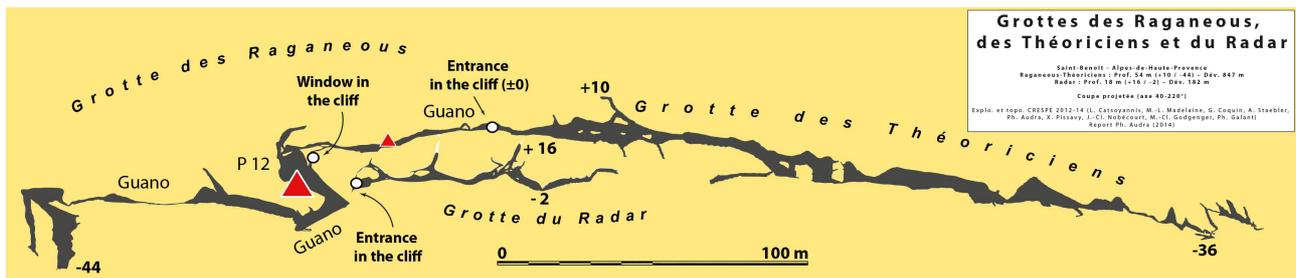


Fig. 13 : Coupe projetée du système Radar-Raganéous-Théoriciens (Topo Ph. Audra & al.).

### IIIc - L'escalier dans l'argile de la grotte du Radar



Il était a priori difficile de déterminer à quelle époque cet escalier d'argile a été aménagé ; une corniche qui le domine porte bien les restes d'un foyer dont on peut penser qu'il a servi à éclairer le chantier afin de pouvoir travailler à mains libres, mais pour probable le lien n'est pas certain et la datation des charbons n'aurait donc pas fermement calé l'âge de l'escalier.

Fort heureusement, dans l'angle de la cinquième marche, une stillation avait creusé un coin de ravinement comblé par une petite stalagmite, nécessairement postérieure à l'aménagement de l'escalier (fig. 14). Des datations uranium-thorium (U/Th) des premières lamines ont été réalisées par Edwige Pons-Branchu de l'Université de Versailles. Le fait que du matériel détritique (vieilles argiles du talus) soit inclus dans la calcite introduit une marge d'erreur significative, mais une méthode dite "des isochrones" permet de réduire cette marge. Les datations qui résultent de ce protocole sont assurément d'âge néolithique, et possiblement néolithique ancien...

Cet escalier est donc bel et bien préhistorique, et aurait apparemment été aménagé pour rendre plus commode un accès fréquent à la réserve d'eau du point bas.

Fig. 14 : L'escalier néolithique de la grotte du Radar. La concrétion datée est encerclée. Notez le passage équipé en vire pour éviter le piétinement de l'escalier (cliché J.-Y. Bigot).

### IIIId - Les stalagmites brisées de la grotte du Radar

Dans la grotte, de nombreuses concrétions ont été brisées et transportées, notamment un massif de stalagmites trapues, possiblement pour certaines afin de faciliter le passage de l'homme ; les concrétions cassées ont été stockées à un mètre environ, rangées comme des bûches (fig. 15). Les stillations qui continuaient à s'égoutter sur le massif ont provoqué une reprise de concrétion sur les souches. Un carottage complet des repousses (fig. 15) nous a permis là encore de soumettre à la datation U/Th leurs premières lamines : les différents échantillons analysés permettent de contraindre la date du bris de concrétion entre 3 000 et 3 500 ans BP, soit au début du 2<sup>e</sup> millénaire avant J. C., au Bronze moyen. Ce positionnement est cohérent avec le style des tessons trouvés dans le réseau.



**Fig. 15 :** Carottage des repousses sur les moignons stalagmitiques. Notez les stalagmites rangées en bûches par les casseurs préhistoriques, à droite du foreur contemporain (cliché J.-Y. Bigot).



**Fig. 16 :** Un des tessons trouvés dans le système Radar-Raganéous-Théoriciens ; stylistiquement apparenté au Néolithique final, sa pâte sombre contient un dégraissant grossier très blanc qui pourrait être de la calcite pilée. (cliché J.-Y. Bigot).

Ces céramiques à pâte sombre étant dégraissées avec un matériau grossier blanc (fig. 16), on peut sans doute discuter ici l'utilisation de calcite pilée comme dégraissant : cet usage a été initié dans les cultures de Lagozza-Chassey et s'est généralisé en Méditerranée occidentale au cours du 4<sup>e</sup> millénaire avant J. C., mais il se trouve qu'il a persisté longtemps dans certaines régions isolées, et particulièrement dans le sud des Alpes jusqu'à la Tène II c'est-à-dire à l'aube de la romanisation. La qualité et le style de ces tessons rejoindraient donc peut-être les dates U/Th pour donner au bris de stalagmites, des petites en tout cas, un autre sens et un motif économique : il pourrait également y avoir ici exploitation de calcite de grotte pour alimenter une petite industrie céramique locale. Mais en l'état des travaux il s'agit là de pures conjectures, et il suffirait de soumettre les tessons à un test à l'acide pour infirmer ou conforter cette hypothèse, ce qui implique évidemment un prélèvement de matériel archéologique qui n'appartient pas à la délégation qui nous a été donnée par la DRAC.



**Fig. 17 :** Torche dans la galerie de la grotte des Raganéous (cliché J.-Y. Bigot).

### IIIe – Bois et torches du Radar et des Raganéous

Un morceau de bois de genévrier a été trouvé au terminus de la grotte du Radar. Il n'avait pas de raison naturelle d'arriver en ce point du réseau mais, baignant dans les ruissellements, son état ne permettait pas de savoir pourquoi il avait été abandonné là.

La grotte des Raganéous recèle en revanche de nombreuses brindilles de bois de genévrier fichées dans les parois et semi-brûlées, et plusieurs tronçons de genévrier brûlés à une extrémité abandonnés dans la galerie, dont l'origine anthropique et l'usage sont ici certains : il s'agit de torches et de lumignons. L'une de ces torches, en excellent état, montre des traces d'abattage avec un instrument tranchant d'une efficacité remarquable, manifestement métallique et plutôt moderne (fig. 17).

### III f - Le guano des Raganéous

La grotte des Raganéous se développe globalement parallèlement au versant et, au bout d'une centaine de mètres, le conduit débouche à mi-hauteur d'un vaste puits dont le fond se distingue douze mètres plus bas, tandis que vers son sommet une étroite lucarne débouche en pleine falaise. Cette disposition fournit un accès commode et un site propice pour les chiroptères qui occupent les voûtes en colonies importantes. De ce fait, le fond du puits est totalement couvert d'une couche de guano, d'épaisseur localement métrique.

Lorsqu'on fait face à la lèvres du puits, la paroi main droite porte, à hauteur d'épaule, une vingtaine de raies parallèles tracées de main d'homme au charbon de bois (fig. 18). Ces traces évoquent les comptages de paie que l'on retrouve dans certaines



**Fig. 18 :** Les décomptes de tâcheron de la grotte des Raganéous (cliché J.-Y. Bigot).

mines médiévales, où des tâcherons étaient payés à la charge ou au sac. En première approche, compte tenu de la localisation des traces au bord même du puits, l'explication qui semble la plus probable est que la matière qui était exploitée ici est le guano remonté du fond du puits, connu et utilisé depuis très longtemps comme fertilisant.

### IIIg – Le masque et la plume, la torche et le guano :

Notre approche multidisciplinaire a rapproché de ce site une collègue de l'Université de Montpellier, Ilham Bentaleb, qui poursuit un travail sur les paléo-environnements circum-méditerranéens en étudiant les dépôts de guano anciens. La méthode consiste à étudier en continu le long du profil du dépôt de guano les paramètres (isotopes, restes d'insectes, etc.) permettant de reconstituer les paléoenvironnements, et utilise, entre autres, la datation au carbone 14. Le dépôt de guano des Raganéous était susceptible d'enrichir ses données, aussi avons-nous réalisé une coupe complète du gisement qui atteint 1 m 80 d'épaisseur, et carotté la séquence (fig. 19).

La première surprise au cours de cette opération a été la découverte, à 145 cm du sommet de la séquence, d'une torche en bois de genévrier. Lorsque les datations  $^{14}\text{C}$  nous sont revenues, deux faits ont été mis en évidence :

- Au contact du sol rocheux, le guano est daté d'environ 1000 après J. C. [Damestoy 2015].
- Le guano au niveau de la torche est daté d'environ 1342 après J. C. [Damestoy 2015]. Cette date explique l'aspect des découpes des torches, qui est cohérent avec la qualité de l'outillage médiéval.

Il peut être considéré comme certain que la fréquentation de la grotte par les chauves-souris est très largement antérieure au dernier millénaire : par conséquent, si au contact du sol naturel le guano date de l'an mil, c'est que tout le guano qui y était auparavant a été extrait vers l'an mil. Par ailleurs, la torche abandonnée sur le guano datant approximativement de l'an 1342 prouve qu'un homme est venu dans la grotte au XIV<sup>e</sup> siècle : il est probablement arrivé au bord du puits et a jeté une torche pour en éclairer le fond. On a donc la preuve de fréquentations médiévales multiples du système Radar-Raganéous-Théoriciens, cette fréquentation ayant eu au moins une fois le but d'y exploiter dans un cadre économiquement structuré (recours à de la main d'œuvre rémunérée) le guano en tant que ressource agricole.

Il peut être considéré comme certain que la fréquentation de la grotte par les chauves-souris est très largement antérieure au dernier millénaire : par conséquent, si au contact du sol naturel le guano date de l'an mil, c'est que tout le guano qui y était auparavant a été extrait vers l'an mil. Par ailleurs, la torche abandonnée sur le guano datant approximativement de l'an 1342 prouve qu'un homme est venu dans la grotte au XIV<sup>e</sup> siècle : il est probablement arrivé au bord du puits et a jeté une torche pour en éclairer le fond. On a donc la preuve de fréquentations médiévales multiples du système Radar-Raganéous-Théoriciens, cette fréquentation ayant eu au moins une fois le but d'y exploiter dans un cadre économiquement structuré (recours à de la main d'œuvre rémunérée) le guano en tant que ressource agricole.

### IIIh - Les fosses d'extraction des Raganéous

Peu avant d'arriver au bord du puits, le sol de la galerie est constitué d'une couche métrique de remplissage argilo-sableux ; ce remplissage est en deux endroits décaissé sur une cinquantaine de centimètres de profondeur (fig. 20). Les parois portent les traces parfaitement nettes du fer de l'outil de défonçage, du type pioche (fig. 21), et des encroûtements blanchâtres de sulfates attestent d'une certaine ancienneté de l'extraction. Le volume excavé représente environ 6 m<sup>3</sup>, et on ne retrouve nulle part dans la cavité de remblai qui puisse correspondre même pour partie au matériau extrait. Il a donc été exporté, mais quand et pourquoi ? A priori, aucun élément sur le site ne permet de dater l'extraction ; quant à son motif, on en est réduit aux conjectures.

Nous avons confié un kilo de ce matériau argilo-sableux à une céramiste : malgré un traitement soigné, il s'est montré médiocrement approprié à la confection de poteries.



Fig. 19 : Échantillonnage de la séquence de guano de la grotte des Raganéous (cliché J.-Y. Bigot).

## LA "GROTTE PRÉHISTORIQUE" : EXCEPTION OU TAUTOLOGIE ?

Ces fosses peuvent certes renvoyer à d'autres utilisations plus spécifiques des remplissages de grotte, comme l'extraction de salpêtre par lessivage sous la Révolution française au moment du blocus anglais, ou l'utilisation comme engrais phosphaté très en vogue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ; mais l'analyse chimique de ce remplissage ne révèle rien de particulier en dehors d'argiles, de calcite et d'une très faible fraction de gypse.



Fig. 20 : Une des deux fosses d'extraction de remplissages de la grotte des Raganéous (cliché Ph. Audra).



Fig. 21 : Traces d'outil sur les épointes d'une fosse d'extraction de la grotte des Raganéous (Cliché Ph. Audra).

Le motif le plus probable semble être l'exploitation pour l'agriculture, dans deux cadres envisageables :

- Il existe au pied de la falaise, à l'aplomb des entrées des grottes, un système d'anciennes murettes indatables, en pierres sèches, formant terrasses de culture : il est possible que le remplissage ait été déversé directement de l'entrée des Raganéous sur cette terrasse pour amender ou du moins alimenter un substrat de culture ;
- Il est également envisageable que ce matériau argilo-sableux ait pu être utilisé lors de l'exploitation et de la mise en sacs du guano, sur place, pour l'assécher peut-être si c'était nécessaire dans les conditions de l'époque, pour l'amender, ou peut-être le "couper" avant présentation du produit conditionné... Une arnaque médiévale ? On imagine bien le client en bas de la falaise décrochant les uns après les autres les sacs de guano frelaté bien fermés et alignant ses écus... Pures conjectures évidemment, mais il n'y a aucun motif évident pour l'extraction de ce mauvais remplissage, qui demeure évidemment bien plus accessible et facile à récolter que le produit à réelle valeur économique ; en outre, les volumes excavés sont cohérents avec les volumes de guano qui ont possiblement été extraits. L'exploitation du remplissage serait alors médiévale au même titre que celle du guano, ce qui est compatible avec le développement des encroutements qui couvrent les traces d'outils.

### IV - CONCLUSION

Le concept d' "homme préhistorique" a été défini durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, essentiellement pour matérialiser au plan sémantique la fracture que les découvertes des restes de Néandertaliens ont créée avec la thèse créationniste qui faisait alors paradigme. Le fait que ces restes aient été principalement trouvés dans des sites de grottes (grotte de Feldhofer à Neandertal en 1856, grotte de Spy en Belgique en 1886, grotte Bouffia Bonneval à la Chapelle-aux-Saints en 1908) est probablement décisif dans l'apparition du concept complémentaire d' "homme des cavernes". La découverte des manifestations d'art pariétal préhistorique, d'abord à Altamira en Espagne en 1879, puis en France aux Combarelles et à Font-de-Gaume en 1901, donnent rapidement une grande consistance à ce concept.

Les découvertes ultérieures d'autres sites d'expression artistique majeurs (par exemple Pech-Merle en 1922, Lascaux en 1940, plus récemment Cosquer en 1985 et Chauvet en 1994), et surtout la communication intense qui entoure leur découverte (et le plus souvent leur exploitation touristique), imposent le concept de la grotte préhistorique en tant que sanctuaire, lieu d'expression artistique et lieu d'exception, la comparaison avec la chapelle Sixtine étant pratiquement la règle.

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, les recherches en grotte motivées par les premières découvertes révèlent également sur certains sites propices à cet usage une utilisation de la caverne en habitat, comme Tautavel qui dans les années 1950 livre les preuves d'une occupation humaine ancienne et relativement durable.

Tout ceci, en des temps où les conceptions de l'Histoire sont encore fortement marquées par l'héritage romantique et, il faut bien le dire, quelque peu réducteur de Jules Michelet, complète le tableau de l' "homme des

cavernes" et introduit le concept d' "âge des cavernes" en tant que vaste unité culturelle et chronologique, bien délimitée dans le temps, où l'homme a un rapport privilégié et bien défini avec la caverne, en tant qu'habitat, lieu d'expression artistique et lieu de pratiques culturelles. Il y aurait donc des grottes préhistoriques où vivaient de bons sauvages à la Rousseau vêtus de peaux de bêtes, et d'autres grottes qui ne seraient pas préhistoriques parce que pas suffisamment confortables pour qu'on y habite.

Mais il faut s'interroger sur le déterminisme qui mène à ces découvertes et à ce paradigme. On n'a finalement trouvé que ce qui était bien préservé : les cavernes sur lesquelles s'appuient le modèle conceptuel de la grotte préhistorique ont souvent bénéficié de circonstances particulières assurant une certaine immunité aux artéfacts, comme c'est le cas par exemple de Lascaux, Cosquer et Chauvet. Il y a là un biais d'échantillonnage qui oriente nécessairement l'analyse qu'on peut en faire et fausse les conclusions : les grottes réputées comme "préhistoriques" ne sont pas représentatives d'un cas général, mais de cas très particuliers, tout simplement identifiés car encore identifiables.

Les grottes de la Lare nous donnent à considérer une relation de l'homme à la caverne à travers les temps bien différente de ce concept par trop réducteur :

- Elles montrent une fréquentation absolument pas bornée dans le temps, mais relativement continue depuis au moins six millénaires puisqu'on y trouve des traces de fréquentation au Néolithique moyen, au Bronze, durant l'Antiquité, vers l'An mil, au XIV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, sans parler naturellement du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup>.
- Elles révèlent une grande diversité de motivations : habitat temporaire sans doute, site funéraire de toute évidence, mais également motivations économiques avec l'exploitation de la ressource en eau, peut-être de dégraissant pour la confection de céramiques, de fertilisant, peut-être d'amendement agricole. La simple prospection du terroir à la recherche de ces ressources est déjà en elle-même un motif d'incursions dans le domaine souterrain. Il faut également évoquer des motivations qui semblent plus contemporaines et nous sont si familières à nous spéléologues du troisième millénaire : curiosité, esprit d'exploration, recherche de la connaissance... Mais ces motivations n'ont-elles pas en réalité toujours existé ?
- Elles prouvent surtout que les difficultés d'accès n'ont jamais empêché l'incursion de l'homme dans le milieu souterrain, et ce non pas de façon exceptionnelle, mais répétée comme le montre la construction d'un aménagement permanent tel qu'un escalier. Si l'on peut imaginer que l'accès à la grotte du Radar fut peut-être un peu moins acrobatique avant que les dynamiques de versant ne l'isolent totalement en pleine falaise (ce que nous ne savons pas localiser dans le temps), il n'en reste pas moins que les grottes des Raganéous et des Théoriciens, assurément fréquentées du Néolithique final au XIV<sup>e</sup> siècle sinon plus récemment encore, ont tout au long de la période de fréquentation nécessité de réaliser une escalade d'au moins une vingtaine de mètres avec des passages qu'on peut assurément coter au moins en 5, et éventuellement la descente d'un puits strictement vertical d'une douzaine de mètres. De telles difficultés n'en ont empêché l'accès à aucune époque.

Cela nous amène à conclure qu'il n'y a pas à proprement parler de grotte "préhistorique" car, à l'exclusion peut-être de celles dont, ces quelques dernières dizaines d'années, l'ouverture a nécessité le recours à des techniques spécifiques (désobstruction à l'explosif, plongée), TOUTES les grottes, même les plus difficiles d'accès, ont potentiellement été fréquentées de tout temps et exploitées au même titre que n'importe quelle ressource naturelle du terroir, torrent, châtaigneraie, versant à myrtilles et autre sous-bois giboyeux.

La seule différence entre une grotte qualifiée de préhistorique et une grotte considérée comme "banale" est que dans la première, ON VOIT des indices de fréquentation :

- Soit parce que la première a bénéficié d'une "fossilisation" (généralement causée par un phénomène naturel) alors que dans la seconde une fréquentation plus intense a effacé les traces anciennes ;
- Soit parce que l'on n'est tout simplement pas suffisamment attentif aux détails lorsqu'on évolue dans une grotte "banale" : tous les visiteurs du passé n'ont pas nécessairement cherché à marquer leur passage, et c'est le plus souvent de façon involontaire (et donc discrète) qu'ils l'ont fait... Or souvenons-nous de l'exemple des vaches d'Altamira : lorsqu'on ne les cherche pas, il est facile de passer à côté d'indices pourtant bien visibles lorsqu'on en possède les clés de lecture.

Sous terre, on ne trouve que ce que l'on cherche, tous les biospéologues vous le diront ; alors, amis spéléologues de terrain, ouvrez bien les yeux... Sous terre, l'Histoire et la Préhistoire sont sûrement autour de vous, y compris là où vous pensez être les premiers !

**Pour des contraintes de mise en page, la fin de l'article (la bibliographie) a été placée en page 112.**